



## CULTURE LIVRES



**Glas.** Dans *Cabane*, Abel Quentin fait le récit d'un effondrement annoncé, celui du monde que nous connaissons.

■ ■ ■ sonne le glas du monde tel que nous le connaissons. Afin d'éveiller les consciences, les époux Dundee entament une tournée mondiale, qui les recrache exsangues (car après les louanges surviennent les critiques, après l'élan triomphe l'inertie), tandis que Quérillot vend ses talents au plus offrant (et se fait embaucher chez Elf Aquitaine). Quant à Gudsonn, le plus brillant des quatre, il sombre dans la folie et se rapproche de Theodore Kaczynski, terroriste américain anarcho-écologiste, retiré dans une cabane au fin fond du Montana.

**Ceillères.** Comment agir quand vous savez l'effondrement inéluctable mais que personne ne vous croit ? Empruntant ce qu'il faut au réel pour créer de troublants échos avec notre actualité et ce qu'il faut de fiction pour rendre captivant un sujet hermétique, *Cabane* s'impose comme l'un des meilleurs romans de cette rentrée. Du mirage hippie des seventies à la gueule de bois des années Reagan, du moment où il était encore possible d'inverser les courbes à l'inévitable bascule, Abel Quentin entrelace les trajectoires de personnages plus vrais que nature, dont le désespoir nous saisit. Pour ne pas devenir fou comme Gudsonn, « *Roi Lear battant la lande, prédicateur sans foule, guettant un signe dans le ciel impavide* », les ceillères semblent en effet de mise... Écrivain et avocat (ayant notamment défendu Farid Kharkhach lors du procès des attentats du 13 novembre 2015), Abel Quentin livre, après *Sieur* et *Le Voyant d'Étampes* (prix de Flore 2021), un troisième roman remarquable de maîtrise, ayant en plus l'élégance de suggérer qu'à l'incompréhension et à l'inaction, seule la littérature semble en mesure de donner du sens ■

*Cabane*, d'Abel Quentin (L'Observatoire, 480 p., 22 €). À paraître le 21 août.

## Une dynastie corse

PAR CLAUDE ARNAUD

C'est un peu le cauchemar que redoutent de vivre certains continentaux en vacances en Corse : pour s'être fait imposer un vin hors de prix au restaurant et y être revenu le lendemain avec sa bouteille en poche, un étudiant en médecine est poignardé par le restaurateur, Alexandre Romani, au milieu d'une foule de touristes. Sauf que le pinzutu connaît son agresseur depuis l'enfance, ses parents possédant une maison de vacances toute proche : c'est donc d'un crime de proximité qu'il s'agit, un de plus.

Petit cousin d'Alexandre, le narrateur se voit accusé par la mère de ce dernier d'avoir indirectement encouragé son geste en montant en épingle les ravages du tourisme et en célébrant, aviné, les sultans qui interdisaient les lieux saints de l'Islam aux voyageurs étrangers. Il se défend en dévidant l'histoire sanglante des Romani, lignée convaincue depuis toujours d'appartenir à une race de seigneurs. Où les hommes héritent inmanquablement d'un prénom de roi, de héros ou d'empereur et ne se donnent la peine pour vivre que de louer leurs terres à la plèbe locale.

Mais cette rente féodale n'a jamais suffi aux Romani, qui ont fourni aussi son complot de hors-la-loi à l'île : un grand-oncle d'Alexandre a terrorisé la région en la rançonnant avant qu'un coup de hache ne le calme à jamais ; un deuxième n'a lâché son affaire de machines à sous sur la Côte d'Azur que pour mettre sur le trottoir des filles avec l'aide de sa sœur ; d'autres se sont contentés de boire et de dilapider leur héritage. Jusqu'à ce qu'Alexandre rénove les vieilles bergeries familiales et ouvre un restaurant de plage, et que les mirobolantes locations saisonnières sauvent de la ruine une famille aussi impulsive que dépendante, condensé génétique des maux insulaires supposés, consanguinité comprise.

Cette charge frontale, qu'il redouble d'une vindicte insistante contre le tourisme de masse, Jérôme Ferrari, prix Goncourt 2012 (*Le Sermon sur la chute de Rome*), la nuance par une fine analyse de « l'auto-folklore insulaire » – j'ai nommé cette tendance locale à mettre en scène les clichés que les « autres » s'attendent à découvrir sur place. Ainsi de Pierre-Marie, le bandit de la famille, qui obéissait scrupuleusement aux exigences de pose des journalistes venus de Paris le photographier dans le maquis. « *Nous nous sommes tant habitués à jouer à leur intention la comédie de l'authenticité et de la différence que nous ne serions bientôt plus rien s'ils détournaient le regard* », conclut Ferrari, avec la rage qui fait le sel d'un roman marchant avec obstination à contre-courant ■

*Nord sentinelle*, de Jérôme Ferrari (Actes Sud, 240 p., 17,80 €). À paraître le 21 août.



Jérôme Ferrari.

CELINE MENCARINI/DEL L'OBSERVATOIRE - PHILIPPE MATHIAU/REXTRA VIA OPALE PHOTO